

Num. 2

SAM. 16 MARS 2024

Gratuit

Salsa Picante

LE ZOLA
CINÉMA

LE JOURNAL DU FESTIVAL

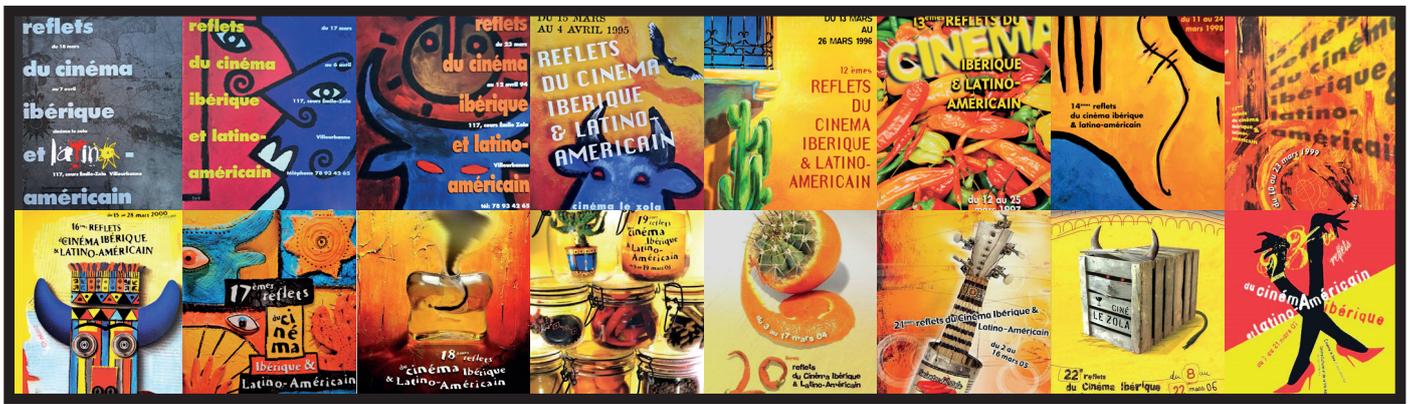
REFLETS
DU CINÉMA
IBÉRIQUE
& LATINO-AMÉRICAIN

SOIRÉE
SPECIALE

SALGUEIRO MAIA – O IMPLICADO
DE SÉRGIO GRACIANO

LUN. 18 MARS – 20H45

Dans le cadre de Vox Populi et des 50 ans de la Révolution des Oeillets



Par Pascale Amey & Michel Dulac

Les Reflets 40 ans d'Histoire, une histoire de 40 ans

Episode 2

En 1990, **Alberto Fujimori** est élu au Pérou contre **Mario Vargas Llosa** (qui deviendra Prix Nobel de littérature en 2010), et applique dès le lendemain les propositions de son malheureux adversaire, c'est le fameux Fujichoc ! Pendant les 10 ans de sa présence au pouvoir, il se montrera autoritaire, imposant un régime militaro-policié et... corrompu, aidé en cela par son éminence grise : **Vladimir Montesinos**.

En 1992, les accords de paix de Chapultepec (Mexique) sont signés entre le gouvernement salvadorien et le Front **Farabundo Martí** de Libération, mettant fin à la guerre civile débutée en 1979. **Hugo Chávez** échoue dans sa tentative de coup d'Etat en février et est incarcéré. La Guatémaltèque **Rigoberta Menchú** reçoit le prix Nobel de la Paix ; les Reflets, eux, célèbrent le « cinquième centenaire de la rencontre brutale entre deux mondes » et réunissent 9000 spectateurs, entre aficionados et scolaires.

La marche vers le succès se poursuit et en 1993, les Reflets consacrent une partie de la programmation aux adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires ; dans la nuit du 31 décembre, les forces de l'EZLN (Ejército Zapatista de Liberación Nacional) passent à l'action dans le Chiapas au cri de « *Ya Basta !* », et se rendent maîtres de plusieurs édifices

publics, notamment à San Cristobal de las Casas. Leurs revendications sont les mêmes que celles d'**Emiliano Zapata** pendant la Révolution mexicaine : réforme agraire et redistribution des terres. Dans la foulée, des comités Chiapas verront le jour un peu partout dans le monde... dont un à Lyon.

En 1994, les Reflets passent la barre des 10 000 spectateurs et en 1995 la « quinzaine » dure trois semaines ! Le garage d'à côté, qui est aujourd'hui le 115, est déserté, et donc annexé ; une buvette des Reflets voit le jour. Le public est là encore au rendez-vous ! C'est une année exceptionnelle qui restera longtemps dans les mémoires. D'aucuns parlent encore de cette miraculeuse buvette !

Fin 1996, le gouvernement du Guatemala et l'URNG (Union Révolutionnaire Nationale Guatémaltèque) signent un accord de Paix qui met fin à une guerre de plus de 30 ans.

En 1997, l'affiche des Reflets « pique les yeux » : des piments rouges et verts envahissent l'espace ! Et la Biennale de la danse consacrée au Brésil chauffe les corps et les esprits ! C'est l'année de la déflagration *Tesis*, du jeune prodige espagnol **Alejandro Amenábar**, et d'un hommage à **Titon (Gutiérrez Alea)** disparu l'année précédente à Cuba.

1998 est une très belle édition des Reflets : **Laurent Hugues** devient délégué des festivals ; suite à la proposition de **Nuria Pastor**, **Luc d'Ochandanio** et **Pascale Amey**, le *Salsa picante*, le journal du festival, voit le jour, il s'agit alors d'une feuille de chou très légère mais le public apprécie et nous finissons tous ensemble, salariés du Zola, adhérents de l'Association Pour le Cinéma et spectateurs, cette 14^e édition par la première Fiesta des Reflets au CCVA de Villeurbanne !!! Il faut dire que le festival était placé sous le signe de la danse. Trois invités cette année-là nous laisseront un souvenir impérissable : le Cubain **Rigoberto López Pego** pour *Yo soy del son a la salsa*, le vénézuélien **Román Chalbaud** pour son fabuleux *Pandemonium* (et sa gourmandise) et le Mozambicain **Fernando d'Almeida e Silva** pour *A tempestade da terra*, malheureusement tous trois décédés aujourd'hui.

En 1999, les Reflets voient se côtoyer la vieille garde et les nouveaux talents tant espagnols que latino-américains ; et le festival se révèle être une mine de pépites dont le très réussi *Amaneció de golpe* de **Carlos Azpurua**. L'affiche de la 19^e édition fait forte impression également : des bocaux pleins... de café, castagnettes, cannelle, piments, oranges. Elle ornera longtemps de nombreuses cuisines lyonnaises ! Encore une idée sortie tout droit du Studio Desperado, et qui signe le début d'une longue collaboration.

L'an 2000 est marqué par le cinéma des femmes et un hommage à **Pilar Miró**, formidable réalisatrice décédée 3 ans auparavant. C'est aussi l'année de la découverte d'un jeune réalisateur équatorien très prometteur : **Sebastián Cordero** avec *Ratas, ratones, rateros*. C'est aussi l'année de la fuite du président péruvien **Alberto Fujimori**,

sa réélection étant très contestée et les affaires de corruption se faisant jour.

L'année 2001 est marquée par le départ précipité du président **Fernando de la Rúa** (élu 2 ans auparavant) qui s'enfuit en hélicoptère face à la grogne grandissante des Argentins soumis à une crise économique sans précédent. Les Reflets, eux, découvrent un nouveau réalisateur mexicain au talent percutant : **Alejandro Iñárritu** et ses *Amours chiennes*, mais aussi la comédie à la chilienne avec *Radio Sexo latino*. Par ailleurs, deux thématiques se dégagent de la programmation : cinéma et peinture ainsi que regards croisés. C'est l'année de *Calle 54* de **Trueba** et de *Men with guns* de **John Sayles**. 2001 est aussi l'année où le festival commence à devenir un évènement

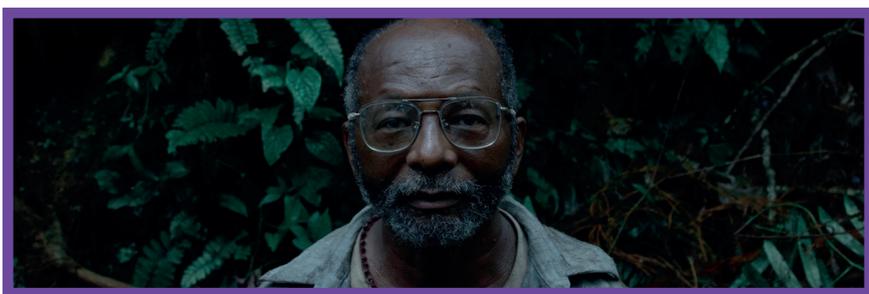
total : les Regards s'installent, avec des expositions picturales ou photographiques dans des lieux culturels, mais aussi des projections de documentaires. Les Minutos Picantes (concerts du soir) se déroulent au bar l'Antre-parenthèse (cours de la République, à deux pas du Zola) et permettent aux spectateurs de se poser un moment entre deux séances tout en assistant à un concert gratuit d'un groupe local de musique latino-américaine le plus souvent ! Et la Fiesta des Reflets fait toujours salle comble !

2002 sera une année très argentine, comme en témoigne la programmation de 8 films du Rio de la Plata, dont le merveilleux *Bolivia* d'**Adrián Caetano** et *La ciénaga* d'une nouvelle venue : **Lucrecia Martel**.

2003 confirme la vigueur de la création cinématographique tant argentine, brésilienne qu'espagnole. Une année d'une qualité et d'une diversité exceptionnelles dont nous retenons notamment *La langue des papillons* de **José Luis Cuerda**, *Les Lundis au soleil* de **Fernando León de Aranoa**... mais aussi *Madame Satã* de **Karim Haïnouz**, *El bola* d'**Achera Mañas**, ou encore *A cidade de Deus* de **Fernando Mereilles**.

En 2004, le festival fête ses 20 ans avec un slogan délicieux : « *Vingt ans, vingt films !* », et une rétrospective étincelante. C'est aussi l'année de *Te doy mis ojos* d'**Iciar Bollain** ou encore de *Le fils de la mariée* de **Campanella**, de *Ojos que no ven* de **Francisco Lombardi** et du drolatique *25 Watts* de **Rebella et Stoll**.

À suivre...



La force du deuxième film du réalisateur **Santiago Lozano Álvarez** tient dans sa capacité à nous présenter, à travers l'histoire de José, les rites mortuaires hérités des Afrocolombiens, descendants des personnes esclavisées au XVI^e siècle.

Après les peuples originaires, les personnes esclavisées sont arrivées d'Afrique avec les colons espagnols, important leurs rites et coutumes. On retrouve ces trois héritages dans le syncrétisme quasi chamanique des pratiques de José, le protagoniste du film. Son fils, Pium Pium, abattu par des groupes armés qui vivent dans la jungle, revient d'entre les morts annoncer à son père la mort de ce dernier. C'est alors que José va entreprendre un périple dans la jungle pour trouver le lieu propice et affronter sa propre mort. Dans ce voyage dans la forêt, il rencontrera des âmes errantes, enfermées dans ce purgatoire vert, condamnées à cet état par une mort violente ou un corps laissé sans sépulture.

Une des forces du film est de présenter plusieurs facettes de la Colombie, dans son histoire longue, la perpétuation des traditions portées par les Afrocolombiens et dans son histoire chaude, la persistance de

bandes armées qui hantent encore les forêts tropicales, mais aussi la crise environnementale provoquée par la prédation de l'environnement.

Venu du documentaire, **Santiago Lozano** travaillait sur les rites mortuaires colombiens de la zone Pacifique, qui venaient d'être consacrés comme patrimoine immatériel de l'Humanité. Il recueillait les témoignages de femmes qui avaient des proches disparus dans le fleuve quand il a reçu le témoignage d'un homme qui lui fera créer le personnage de José. De plus, quelques années auparavant, les Farc avaient abandonné la lutte armée et ainsi la clandestinité de la jungle, mais d'autres groupes armés contrôlaient encore des territoires. C'est la rencontre de ces éléments qui a construit la trame du film.

Par sa connaissance du terrain, géographique comme sociologique, **Santiago Lozano** livre un film

contemplatif où la nature est magnifiée et interagit avec José en lui délivrant des messages qui le guident dans son périple : chaque bruit de vent, chaque pluie, chaque rencontre avec les animaux, chaque mouvement du fleuve sont autant de « dialogues » avec l'au-delà. Cependant, la nature est malmenée et c'est là aussi où l'histoire chaude de la Colombie est montrée. Que ce soit par l'orpaillage industriel qui détruit tout l'écosystème, ou la destruction des terres cultivables des paysans par les autorités, pour empêcher la culture et l'exploitation de la coca, la nécessité de préserver l'environnement devient un moteur fort du film, mais toujours suggéré, jamais exposé de manière frontale. Cette préservation est nécessaire autant pour respecter le lieu où reposent les âmes errantes que pour assurer un avenir à la population.

Ce n'est pas la première fois que les Reflets abordent ce thème des rites mortuaires dans la zone Pacifique de

Par Nicolas Favelier
*Yo ví tres
luces negras*

*La mort lui
va si bien*



la Colombie. En 2022, le documentaire *Cantos que inundan el río* de **Germán Arango** évoquait les mélodées des femmes vivant dans la région du Chocó qui, pour honorer leurs morts, écrivent et chantent, seules ou collectivement. Elles fabriquent et transmettent la mémoire, au-delà de la reconnaissance et de la justice.

Cette année, un autre film colombien, *Memento Mori*, conte, la recherche

d'un *animero*, lui aussi, comme José, passeur d'âmes. On peut voir ces deux films comme autant de réflexions sur la mort et la nécessité d'un deuil préparé pour les personnes qui survivent. Ces deux films ne sont pas pessimistes, ils proposent au contraire une vision apaisée et humaine du destin qui nous attend toutes et tous, notre propre finitude.

SAM. 16 MARS – 16h30

40 VÍ TRES LUCES NEGRAS

DE SANTIAGO
LOZANO ÁLVAREZ

INÉDIT

COLOMBIE 2024, 1h30

La Fleur de Buriti

Palmier sauvage

Par Alain Liatard



Tourné en collaboration avec les habitants de la Terre Indigène de Kraholândia au Brésil, le film a été présenté à Un Certain Regard et a obtenu un prix pour sa qualité d'ensemble.

Plusieurs personnages centraux sont joués par les gens de la communauté, dans un contexte largement documentaire. Le film veut montrer la façon dont les Krahô se perçoivent à la fois eux-mêmes et leurs ennemis, maintenant et à travers l'histoire. La durée et la patience du film permettent d'imprimer et de réfléchir sur toutes ces manières, grandes et petites, avec lesquelles les Krahô sont poussés dans une assimilation qu'ils ne veulent pas.

De superbes images montrent la beauté de la forêt, ses nombreuses couleurs, son rythme lent et sa chaleur ; mais la force du film est telle qu'il devient finalement impossible de ne pas regarder ce bel endroit sans ressentir un réel sentiment d'urgence et d'alarme.

Le film est tourné en trois parties : l'extermination par les colons hier, les pilleurs d'animaux aujourd'hui et la volonté du futur, à travers les yeux d'un enfant.

SAM. 16 MARS – 21h

LA FLEUR DE BURITI

DE JOÃO SALAVIZA &
RENÉE NADER MESSORA

AVANT-PREMIÈRE

BRÉSIL, 2024, 2H05

Minutos Picantes : Román Carvajal Pardo & Santiago Becerra Málaga

Des sons et de la musique
ou quand Román rencontre Santiago !



Avant de voir le magnifique film *La fleur de Buriti* et de nous plonger dans l'univers et les préoccupations du peuple Krahô, nous aurons le privilège de commencer ce voyage vers l'ailleurs avec ces Minutos Picantes consacrées à **Santiago Becerra Málaga** et **Román Carvajal Pardo** ; ces deux musiciens d'exception, ont, pour cette occasion particulière, laissé libre cours à leur imagination et ont conçu un instant musical inédit et magique. Pour l'heure, place à leur parole :

Comment êtes-vous venus à la musique ?

SANTIAGO : La musique faisait déjà partie de ma famille avant ma naissance. Mon père étant musicien, il avait appris le piano à mes grands frères et sœurs et mon tour était arrivé à l'âge de 8 ans. La guitare, je l'ai découverte à 12 ans quand je me suis rendu compte que la plupart de mes camarades savaient en jouer.

ROMÁN : J'ai commencé à étudier la guitare quand j'avais environ 12 ans. Au début, j'ai joué en autodidacte et à cette époque, j'étais intéressé par le style rock, notamment des groupes tels que **Led Zeppelin**, **Pink Floyd**, les **Rolling Stones** etc., comme beaucoup de débutants à la guitare. Avec le temps, ma mère m'a proposé d'étudier la musique dans une église qu'elle fréquentait, et c'est là que j'ai reçu toute ma formation musicale de base.

Quel est votre instrument de prédilection ?

SANTIAGO : La guitare, sans doute, puisque, en plus de ses capacités polyphoniques, timbriques, expressives et rythmiques, elle est devenue ma deuxième voix. En plus de tout cela et de ma pratique de musicien classique, j'aime beaucoup pouvoir m'approcher, à travers la guitare, de différentes musiques et cultures dont la guitare fait partie d'une tradition en même temps qu'elle se réinvente.

ROMÁN : Je ne suis pas sûr d'avoir un instrument de prédilection, mais il est clair que la guitare est l'instrument avec lequel je me sens le plus à l'aise.

Maintenant, lorsque j'aborde chaque composition, j'essaie d'explorer chaque instrument pour lequel je compose de manière approfondie, et à ce moment-là, celui-ci devient temporairement mon instrument de prédilection. Je ressens aussi une grande admiration pour le son en lui-même, pour la matière sonore, sa manipulation à travers les ordinateurs et je fais beaucoup des efforts pour explorer ce « nouvel univers sonore ».

Quel est votre parcours de musicien ?

SANTIAGO : Je suis rentré à l'Université Nationale de Musique du Pérou à l'âge de 13 ans où j'ai étudié pendant 10 ans. J'ai eu énormément d'expériences musicales liées à la formation classique et aux concours de guitare, en même temps, je faisais du rock et du métal comme pas mal de guitaristes classiques. J'ai également joué des musiques péruviennes avec ma famille et dans des formations diverses. À 23 ans, je suis arrivé en France et j'ai continué ma formation à Lyon et à Strasbourg.

ROMÁN : J'ai obtenu une licence en guitare classique en Colombie, puis j'ai reçu une bourse de mon pays pour étudier une licence en composition à Strasbourg, et finalement j'ai fini un master à Genève l'année dernière. J'ai composé pour différents ensembles et instrumentistes tels que **Keiko Murakami**, l'ensemble **Hanatsu Miroir**, le quatuor **Tana**, entre autres. J'ai aussi participé à quelques festivals tels que le festival Mixtur à Barcelone et au festival Archipel à Genève.

Pourquoi venir étudier en France ?

SANTIAGO : Comme beaucoup d'étudiants en musique, je ne visais pas le pays, mais le professeur. La fin de mes études au Pérou approchait et il me fallait trouver un grand musicien avec qui me perfectionner ; c'est ainsi que j'ai contacté **Jesús Castro Balbi**, guitariste péruvien de renommée internationale, qui était le professeur principal de guitare au Conservatoire Régional de Lyon et que j'avais rencontré lors des master class qu'il avait données au Pérou. Je lui ai envoyé des enregistrements de mes concert en lui faisant part de mon envie de rentrer dans sa classe et ma demande a été acceptée.

ROMÁN : Au départ, j'étais attiré par la grande tradition française de composition de musique instrumentale et électronique. En Colombie, j'avais déjà connaissance de grands noms, des compositeurs français tels que **Claude Debussy**, **Ravel** ou **Philippe Manoury**, que nous étudions régulièrement. Un autre aspect qui m'a captivé dès le début est le caractère cosmopolite de la France. Ce qui me donne envie de rester, c'est la possibilité de rencontrer des musiciens du monde entier et de grande qualité, comme **Santiago**, qui apportent avec eux une grande expérience et connaissance, ainsi que leurs propres traditions et qui enrichissent cet échange culturel qui est essentiel pour n'importe quel individu ou société.

Quelles sont vos activités musicales aujourd'hui ?

SANTIAGO : Aujourd'hui, je travaille un répertoire de musique



contemporaine avec des pièces de **Kilbéric Deltroy**, un grand compositeur lyonnais et grand ami, qui a écrit plusieurs œuvres pour guitare depuis quelques années. J'ai aussi un duo guitare/violon avec la violoniste **Noémie Saintandré** : on joue des répertoires variés qui incluent de pièces originales et des transcriptions pour ce format. Je joue également avec **Anita Gallardo**, danseuse et percussionniste afro-péruvienne ; ensemble, nous explorons un répertoire traditionnel pour guitare et *cajón*. Enfin, je joue avec la chanteuse péruvienne **Mirtha Guerrero**, « *La Machete* », dans un répertoire original de *nueva canción* afro péruvienne et des standards.

ROMÁN : Actuellement, je donne des cours de guitare à Lyon et à Craponne, tout en composant plusieurs pièces. Une première pièce est dédiée à la saxophoniste **Wichariy Cruz**, qui sera jouée en avril à Lyon. Ensuite, j'ai composé une pièce pour le grand orgue de la cathédrale de Genève, qui sera présentée en juin. Enfin, une dernière pièce pour trombone et électronique est prévue pour être jouée à Genève en septembre. Pourquoi le choix de la musique « électronique », des sons enregistrés et travaillés

entremêlés avec des instruments plus « classiques » ? Pour moi, l'électronique représente l'expansion de l'univers sonore des instruments, de ses possibilités techniques et de ses sonorités. C'est aussi une fenêtre pour intégrer des éléments extérieurs à l'instrument, qu'il s'agisse de sons provenant d'une autre source ou de sons totalement inouïs auparavant. C'est avec l'électronique que je ressens la plus grande liberté d'expression et de créativité.

Comment avez-vous pensé et préparé ces Minutos picantes avant le film brésilien LA FLEUR DE BURITI ?

SANTIAGO : Tout d'abord, j'ai pensé au compositeur brésilien **Heitor Villa-Lobos** et son hommage aux Indiens du Brésil avec son magnifique *Prélude No. 4* pour guitare seule. Mais, en me souvenant de l'expérience d'avoir joué dans cette belle salle, j'ai trouvé que son système de diffusion sonore se prêtait parfaitement pour expérimenter toute la richesse de la musique électronique. En même temps, le thème de l'Amazonie résonnait pour moi avec le travail de paysages sonores que fait **Román** dans certaines de ses compositions,

dont l'emploi d'enregistrements de chants d'oiseaux m'avait marqué. Entre autres expériences musicales, **Román** à l'ordinateur et moi à la guitare, nous avons travaillé l'improvisation libre avec la harpiste **Alexandra Delorme**, et lors de ces échanges de rétro-alimentation musicale se produisaient des formes musicales innovantes et de nouveaux éléments sonores très riches. Tous les éléments cités sont une grande source d'inspiration pour vous proposer quelques minutes d'évasion pleines de stimuli *picantes*.

ROMÁN : Avec **Santiago**, nous avons l'habitude de nous retrouver pour faire de la musique de manière spontanée, même quand il n'y a pas d'occasion précise pour le faire. Il est donc relativement facile pour nous de nous mettre d'accord musicalement. Personnellement, j'aime beaucoup travailler avec des enregistrements de paysages naturels, et **Santiago** a pensé que c'était sûrement une occasion parfaite pour créer quelque chose en lien avec la jungle amazonienne que nous avons tous en commun (Brésil, Pérou et Colombie).

Propos recueillis par Pascale Amey le 19 février 2024.

Quand l'amour survit à la perte des souvenirs



Augusto Góngora était journaliste politique et culturel. Cet homme qui a témoigné dans la clandestinité de l'horreur de la dictature, qui a compris que le devoir de mémoire est un enjeu politique majeur, est aujourd'hui atteint de la maladie d'Alzheimer.

L'actrice et ancienne ministre de la Culture, **Paulina Urrutia**, partage désormais son temps entre son métier et les soins quotidiens qu'elle prodigue à son époux, l'entourant avec beaucoup de tendresse pour tenter de soulager sa perte d'autonomie.

Paulina et Augusto s'aiment depuis 25 ans. Aujourd'hui, ces figures de l'engagement politique et artistique qui ont traversé les heures les plus sombres du Chili, se livrent à un nouveau combat : faire perdurer leur amour malgré les souvenirs qui s'envolent.

Réalisé par **Maite Alberdi***, le documentaire intimiste et plein d'amour se veut « *la métaphore de la perte de mémoire d'un pays entier, à travers ce qu'il advient à Góngora* ». « *C'est aussi un rappel important du fait que quand vous perdez votre mémoire rationnelle, il y a une mémoire émotionnelle qui prend le dessus. Et cette charge historique demeure même si votre mémoire s'envole* », affirme la réalisatrice à l'AFP.

Le film, nommé aux Oscars dans la catégorie du Meilleur Documentaire, a également reçu le Goya du Meilleur film Étranger et le Grand Prix du Jury

au Festival de Sundance.

*Réalisatrice de *El Salvavidas* (2011), *La Once* (2014), *Los Niños* (2016), *El Agente topo* (2020).

DIM. 17 MARS - 15h45

LA MÉMOIRE ÉTERNELLE
DE MAITE ALBERDI
AVANT-PREMIÈRE

CHILI, 2024, 1H25, DOCUMENTAIRE

Regards : Jacques Duron

Par Pascale Amey

Souvenirs de Madrid, le réalisateur raconte...



De processions en fêtes de quartier, de conversations sur un banc aux parties de cartes à Lavapiés, du magasin de lingerie à l'étal de la marchande de fruits, le petit peuple des quartiers populaires de Madrid est là. Des personnes qui, au gré des prises de vue, deviennent de véritables personnages. *Souvenirs de Madrid* est une succession de cartes postales, de plans fixes où seuls, finalement, les protagonistes sont immobiles ; ce film de **Jacques Duron** a été monté à partir d'images tournées entre 1995 et 1997. Tous les lieux qu'il a aimés, ces personnes qu'il a croisées, parfois chaque jour, le réalisateur a choisi d'en faire le portrait comme autant de cartes postales, sans dialogue ni scénario, pour se souvenir d'un Madrid en voie de disparition ; un pari audacieux dont le résultat est souvent déconcertant, amusant et plein de tendresse ! Comme d'habitude, nous avons voulu en savoir plus :

Que disiez-vous exactement aux gens au moment des prises de vue, car il semblerait qu'elles attendent la prise d'une photographie...

Je dois tout d'abord préciser qu'il n'y a aucun plan « volé » dans le film. **Fabienne Morel**, mon assistante, et moi-même, avons toujours demandé aux gens leur autorisation pour les filmer. Nous passons d'abord beaucoup de temps sur les places ou dans les cafés pour sentir l'ambiance, l'atmosphère du lieu. Si l'endroit nous semblait avoir une âme, si une personne nous attirait, nous discutons un moment avec elle et lui proposons de la filmer. À partir de ce moment, il me fallait beaucoup de temps pour installer la caméra et déterminer mon cadre ; en effet, je voulais tourner caméra sur pied, en plan fixe (jamais modifié sur celui qui parle) ; je voulais aussi traduire l'ambiance de chaque lieu par un plan unique dont la respiration serait bonne. Pendant cette préparation, **Fabienne** parlait aux gens et leur expliquait l'idée du documentaire. J'étais tellement long à m'installer qu'on finissait presque par m'oublier.

Au moment de filmer, quand **Fabienne** sortait alors du cadre, les gens avaient tendance à se figer comme pour une photo. On leur disait pourtant : « *No es una foto, es video* », mais ils restaient immobiles. Le fait que la caméra était sur pied les troublait sans doute un peu ; soit certains n'avaient jamais vu de caméra vidéo et pensaient

réellement qu'il s'agissait d'une photo, soit d'autres étaient trop habitués à la manière de cadrer des journalistes TV, qui virevoltent autour des gens, la caméra sur l'épaule. Peu à peu, j'ai trouvé l'idée de la photo intéressante, et, au montage, avec **Fabienne**, nous avons développé et mis en valeur cette idée ; elle nous semblait aller dans le sens même du projet et symboliser ce monde sur le point de disparaître et de tomber dans l'oubli.

Les personnages savaient-ils qu'il y avait aussi une prise du son environnant et de leurs conversations ?

Ceux qui étaient persuadés que nous faisons une photo n'imaginaient sans doute pas que nous enregistrions le son ; mais comme ils restaient à la fois figés et muets, cela n'avait guère de conséquence, sinon de nous permettre d'enregistrer quelques jolies ambiances du lieu. Pour les autres – par exemple les femmes qui discutent entre elles sur les bancs – non seulement elles savaient que nous prenions le son, mais en plus elles en jouaient au moment de la prise de vue, en se mettant ostensiblement en scène, et en papotant encore davantage. En fait, ces gens étaient tellement contents qu'on s'intéresse à eux qu'ils étaient coopératifs, généreux et aussi très patients.

Les images sont souvent en décalage avec ce que l'on entend derrière (radio ou télé) et cela crée un effet très drôle voire comique.

Comment avez-vous procédé ?

En fait, les images ne sont jamais en décalage par rapport au son. C'est toujours le son direct, qui correspond précisément au moment de la prise de vue. Par exemple, à la fin du film, quand on voit un homme seul buvant des verres assis au bar d'un café, tandis qu'on entend à la télévision une campagne de la sécurité routière mettant en garde contre les méfaits de l'alcool, il s'agit là encore du son direct. Il aurait été malhonnête de filmer cette scène, puis de rajouter au montage le son de la télé pris à un autre moment. Au cours du montage, **Fabienne Morel** et moi-même, nous nous sommes toujours interdit de manipuler les images et les sons.

Combien d'heures de rush pour 64 minutes de film ? Et combien de journées de tournage ?

À la fin du tournage, il y avait environ une centaine d'heures. Mais en réalité, à cause du procédé lui-même (le plan fixe), et dans la mesure où il fallait souvent anticiper l'action, les 3/4 du matériel s'éliminait directement, soit parce que le mini-événement se passait hors-cadre (et le temps que je change la caméra de place, l'action était déjà finie...), soit tout simplement parce que l'événement espéré ne se produisait pas. Ce qui ne veut pas dire que le montage ait été simple. Après avoir éliminé ces plans sans âme, il nous restait tout de même encore une trentaine d'heures de rushes. Mais

comme il n'y avait pas d'histoire, de déroulement, il était très difficile de trouver un rythme juste au film ; on a beaucoup joué au montage sur la correspondance entre les plans, en laissant le temps se dérouler, et en évitant le piège du « best of ». Les événements sont parfois si ténus que seule la durée du plan permet de les percevoir ; il se passe toujours quelque chose, mais de l'ordre de l'infime.

En ce qui concerne le nombre de jours de tournage, je n'en ai aucune idée ; sans doute une ou deux fois par semaine pendant trois ans, avec des périodes où nous tournions davantage, d'autres moins. Il nous arrivait très souvent aussi de sortir avec la caméra et le pied, sans rien ramener parce que, ce jour-là, je n'étais pas inspiré ou qu'aucun événement ne s'imposait à moi.

Quelles ont été les difficultés majeures que vous avez rencontrées pour mener à bien votre projet - à part le problème du financement - ?

Le problème du financement a quand même été l'élément majeur et déterminant ; ce film a seulement été soutenu par une bourse Louis Lumière/Villa Médicis hors les murs, d'un montant d'environ 4 500 €, et accueilli au montage par l'**association Pour Que l'Esprit Vive**. À la fois, le peu de moyen a été un handicap, particulièrement au niveau de la post-production, mais nous a donné aussi une liberté que nous n'aurions jamais pu avoir dans une structure de production ou de financement traditionnelle.

Sinon, les difficultés majeures venaient de la conception même du projet. Mon film ne voulait être qu'une image de la vie, racontée comme la vie s'écoule, exactement comme la vie s'écoule, ni plus ni moins. Si l'idée était simple, l'architecture en était complexe et me demandait beaucoup d'efforts. Je voulais donner l'impression de filmer sur l'instant, mais en m'y préparant longtemps à l'avance. Je voulais filmer la foule, non pas comme une entité, mais en en isolant chacun des éléments. Permanence enfin d'une attitude vis-à-vis du sujet filmé, une attitude faite de distance calculée, de précaution dans l'approche, de respect ; une distance sans cesse à redéfinir - mais, en même temps, à maintenir - entre la caméra et le personnage : la distance réaliste du regard humain. C'est sans doute ce désir d'une proximité tenue à distance par la mise en scène qui m'a permis de donner corps et vie au sujet, sans

en faire trop et sans tomber dans l'exotisme.

Avez-vous montré le film à quelques unes des personnes qui apparaissent dedans et comment ont-elles réagi ?

Étonnamment, si le film a été sélectionné dans quelques festivals en France et à l'étranger (30^e Festival International du Cinéma Méditerranéen de Montpellier, 6^e édition du Festival international du film ethnographique du Québec, 27th edition of Bergamo Film Meeting, Festival International Jean Rouch, 110 Buenos Aires Festival Internacional de Cine Independiente), il n'a été invité dans aucun festival en Espagne. Pourquoi ? Il m'est difficile de répondre. Peut-être que l'Espagne, qui a pris un nouvel essor économique justement dans ces années 95-97 (grâce en partie aux subventions européennes), n'a pas envie de se pencher sur ce passé immédiat, ayant déjà assez de difficultés à réhabiliter la mémoire de la Grande Histoire.

De fait, je n'ai jamais présenté le film aux différents protagonistes. Je le regrette beaucoup, et j'espère toujours qu'une petite association des quartiers de Lavapiés ou Malasaña me contacte enfin pour organiser une projection.

Le film a été tourné il y a 12 ans, et donne l'impression d'un Madrid au rythme provincial et fortement lié aux fêtes religieuses. Pensez-vous que cette image soit toujours d'actualité ?

Il y a sans doute un peu de nostalgie dans ce film. En me baladant dans ces quartiers populaires du centre de la capitale, je retrouvais sûrement les ambiances, les odeurs et les sensations de mon enfance. Je ne suis retourné à Madrid qu'une seule fois depuis, sans doute par crainte que ce petit peuple ait totalement disparu, comme à Paris, hélas !

Les fêtes religieuses (ou populaires) font partie d'un tout. Je me rappelle toujours à Grenade, le soir du Vendredi Saint, dans un quartier de « *marcha* » ; les rues et les bars grouillaient de monde ; soudain un « *paso* » est apparu au bout de la ruelle, les lumières se sont éteintes, un silence total s'est installé ; les jeunes se sont figés, leur verre à la main ; le « *paso* » a parcouru lentement la ruelle, puis a disparu ; et le brouhaha énorme a repris aussitôt. Le temps s'était littéralement arrêté quelques longues minutes. La moyenne d'âge de ces jeunes devait être 17 ans...

Comment réagit le public français à Souvenirs de Madrid ?

Si pour les Français le film dégage un sentiment évident de nostalgie, pour les Espagnols la perception en est plus difficile : ils y voient plutôt une image passéiste, voire réactionnaire de l'Espagne.

Quels sont vos projets cinématographiques actuellement ?

J'aimerais beaucoup réaliser des documentaires de création sur d'autres grandes villes européennes, en prenant mon temps, comme pour *Postales de Madrid - Souvenirs de Madrid*, mais avec un budget un petit peu plus confortable.

Avez-vous un message particulier à faire passer aux spectateurs qui vont voir votre film ?

Non, simplement qu'ils se laissent porter par le film, sans chercher forcément à tout comprendre ; comme quand on arrive pour la première fois dans un pays ou un lieu inconnu, qu'on perçoit des choses, des sensations, sans parvenir toujours à les expliquer ou à les analyser.

Propos recueillis par Pascale Amey en février 2009 pour présenter la projection du DVD dans la section Regards à la Bibliothèque du 4^e arrondissement. En 2019, *Postales de Madrid - Souvenirs de Madrid* a changé de support ; nous avons proposé à Jacques Duron de faire une nouvelle interview, quinze ans plus tard, mais il a décidé que celle-ci lui convenait parfaitement et qu'il n'avait rien à y changer.

Projection Souvenirs de Madrid

Sam. 16 mars - 15h

Bibliothèque du 4^e - Croix-Rousse
12 bis rue de Cuire, Lyon 4

Une lente et subtile reconstruction

Par Françoise Guérin

León



León est le premier long-métrage des cinéastes argentins **Andi Nachón** et **Papu Curotto**. Il vient de recevoir le Prix Spécial du Jury au Festival du Premier Film d'Annonay.

Andi Nachon est née à Buenos Aires en 1970, elle a réalisé des documentaires pour la télévision, écrit le scénario du film de **Papu Curotto** *Esteros*. En plus d'être écrivaine, poète, productrice, scénariste et réalisatrice, elle est également professeure de poésie. **Papu Curotto** est né en 1984. Il a travaillé pour le théâtre, la danse avant de tourner son premier court-métrage en 2015 *Matías y Jerónimo*. En 2017, il tourne son premier long métrage *Esteros*. *León* est son second long-métrage.

León est magnifiquement servi par les trois actrices **Carla Crespo**, **Antonella Saldicco** et **Susana Pampin**. La photographie d'**Eric Elizondo**, avec les effets de lumière, la clarté et la qualité de l'image, est superbe.

Ce film retrace la lente et difficile reconstruction d'une famille après un deuil et montre comment le puzzle doit se recomposer avec cette pièce manquante.

Il y a Julia, qui vient de perdre sa compagne Barby ; León, le fils de Barby qu'elles ont élevé ensemble, la mère de Barby, le père de León, et chacun doit retrouver une place. Julia doit vivre avec le manque, faire vivre le restaurant qu'elles avaient monté ensemble, redonner une place au père de leur fils et à sa grand-mère.

La vie continue quand Julia est à la cuisine, qu'elle essaie de nouvelles recettes, soutenue par celui qui travaille avec elle. Ces scènes sont magnifiquement filmées. Nous partageons ces moments de grande tristesse, de solitude, de nostalgie, avec les retours en arrière, témoins de leur vie passée, les moments de complicité avec leur fils, pour qui elle doit rester forte.

Il lui faut aussi redonner une place au père, lui faire confiance, vaincre la peur de perdre le fils.

Et puis il y a la mère de Barby... leur rivalité, comme si la morte devait appartenir à l'une ou à l'autre, ce qui se joue symboliquement dans la question des cendres et de qui doit les garder, où les mettre...

C'est un film tendre, pudique, délicat et très juste. Nous avons parfois l'impression d'être dans un documentaire. Il vient nous chercher dans les deuils que nous avons pu vivre et comment nous avons, nous aussi, eu à remettre en place les pièces du puzzle.

N'hésitez pas une seconde, c'est un film qui fait du bien.

Extrait d'une interview des réalisateurs

« Avec *León*, nous avons essayé de montrer comment la perte d'un être cher affecte non seulement notre propre vie, mais aussi toute la vie que nous partageons en famille. À l'époque des familles recomposées et dans une réalité où la vie quotidienne est un combat, nous voulions que notre protagoniste traverse ce chagrin à partir de ses propres sentiments, tout en devant récupérer son fils et le monde qu'elle entretenait avec sa petite amie. Notre film met en scène de nouvelles familles qui, en fin de compte, comme toutes les autres, doivent affronter d'anciennes peurs et douleurs, mais elles les vivent à partir de leur propre particularité. »

Extrait du Dossier de Presse du Film (© Outplay films)

DIM. 17 MARS - 14h

LEÓN
D'ANDI NACHÓN &
PAPU CUROTTO
AVANT-PREMIÈRE

ARGENTINE, 2024, 1H20



They shot the piano player

Mélodies sous répression :
un jour au mauvais endroit

Par Léana Jaune

Que serait devenu **Francisco Tenório Jr** s'il n'avait pas donné ce concert en Argentine ? Que serait-il advenu s'il avait décidé de rester chez lui au lieu d'aller chercher à manger pour sa compagne dans la nuit du 23 mars 1976 ? Malheureusement, ces interrogations sans réponses résonnent douloureusement pour de nombreux innocents qui se sont retrouvés, un jour, au mauvais endroit, au mauvais moment dans les années 1960-1970 en Amérique latine.

Si le film du réalisateur primé, **Fernando Trueba**, connu pour *Chico et Rita*, plonge au cœur de ces années noires, c'est avant tout à travers la disparition du pianiste de jazz brésilien, **Francisco Tenório Jr**. Son destin tragique est retracé à travers une enquête menée des décennies plus tard par un journaliste New-Yorkais. *Dispararon al Pianista*, long-métrage d'animation, offre une intrigue colorée et musicale qui explore le choc entre l'art, l'histoire, la musique et le fascisme.

La période de sa disparition est ancrée dans une Amérique latine tumultueuse, marquée par l'opération Condor inaugurée par **Pinochet** et officialisée en 1975 par la réunion des responsables de la police secrète de différents pays. L'Argentine, avant même son coup d'État, participe aux opérations avec l'Alliance anticommuniste argentine (Triple A). Cette opération visait à réprimer toute forme d'opposition politique et à traquer les opposants de gauche à travers le continent. Le coup d'État en Argentine le 24 mars 1976 renverse le gouvernement démocratiquement élu de la présidente **Isabel Perón**, ouvrant

la voie à une dictature militaire brutale. Cette période a été marquée par une répression généralisée, des disparitions forcées, des tortures et des exécutions sommaires.

Les artistes et les intellectuels ont été particulièrement ciblés en raison de leurs positions perçues comme subversives par les autorités militaires.

Francisco Tenório Jr, avec ses cheveux longs, sa barbe et ses vêtements noirs, représentait un symbole de la contre-culture, automatiquement suspecté de gauchisme aux yeux des militaires. Ainsi, sa disparition s'inscrit dans ce contexte de répression politique et de violence systémique.

Fernando Trueba, à travers des centaines d'entretiens filmés puis animés grâce à **Javier Mariscal**, tisse une toile complexe autour de l'histoire de ce génie de la musique. *Dispararon al Pianista* n'est pas seulement le témoignage d'une période sombre, c'est aussi une véritable ode à la Bossa Nova, née d'un croisement entre le *cool jazz* et la samba à Rio de Janeiro dans les années 1950. **Francisco Tenório Jr**, très aimé des génies de ce

genre musical tels que **João Gilberto** et **Antonio Carlos Jobim**, avait l'habitude de les accompagner sur scène. L'animation permet de faire revivre des scènes musicales inédites.

En plus d'offrir une plongée captivante dans les méandres de cette époque, **Trueba** multiplie les clin d'œil à la Nouvelle Vague française (comme *Tirez sur le Pianiste* de **Truffaut**) qu'il rapproche de la Bossa Nova, puisque ce sont deux mouvements de transformation et d'innovation artistique, lancés en même temps par des jeunes Brésiliens et des jeunes Français à la fin des années 1950.

DIM. 17 MARS - 18h

**THEY SHOT THE
PIANO PLAYER**

**DE FERNANDO TRUEBA &
JAVIER MARISCAL**

ESPAGNE, 2024, 1H43, ANIMATION

Minutos Picantes : Ewerton Oliveira

Pianiste et compositeur
brésilien de Recife



Dimanche 17 mars à 18h, **Ewerton Oliveira** au piano, **Rui Barossi** à la contrebasse et **Zaza Desiderio** à la batterie introduiront en musique le magnifique film de **Fernando Trueba**, *They shot the piano player*. Pour vous en parler, **Ewerton Oliveira**, pianiste, compositeur, musicologue et pédagogue, nous répond :

Comment et quand la musique est-elle entrée dans ta vie ?

Je ne me souviens pas d'un moment précis. Par contre, j'ai toujours grandi entouré de musique vocale : ma grand-mère, mes tantes et ma maman chantaient tout le temps à la maison. Et il y avait la radio, les vinyles, les manifestations culturelles dans les rues, le carnaval...

Comment as-tu rencontré Rui et Zaza ? Pourquoi l'envie de jouer ensemble ?

Je les ai rencontrés à Lyon, par le biais de la musique : **Zaza** en 2010, si ma mémoire est bonne, et **Rui** en 2021. Depuis, on a eu plusieurs occasions de jouer ensemble, dans divers projets. Mais en trio sur ce répertoire, ce sera une première !

Quel répertoire d'ailleurs, pour les Reflets ?

Nous allons présenter des standards de la Bossa Nova et quelques unes de mes compositions. Concernant les reprises, ce sera un partage musical proche d'un exercice de style, de l'esthétique « samba-jazz » qui était en vogue dans les années 60-70 au Brésil. Et comme compositeur, je tiens à chaque occasion qui se présente à jouer mes propres créations. Donc on interprétera quelques compositions en lien avec l'histoire du film.

Pour parler un peu du film, que t'inspire la musique de Francisco Tenório Jr. ?

Je trouve l'art de **Tenório Jr.** sublime. Il avait véritablement quelque chose de singulier dans son jeu au piano et dans ses compositions. Quand j'ai découvert l'unique album qu'il a enregistré en 1964, je l'ai écouté trois fois d'affilée ! Pendant cette période au Brésil, il y avait une énorme croissance de la musique instrumentale, pas seulement dans cette esthétique samba-jazz d'ailleurs. Mais, je pense que **Tenório Jr.** avait un lyrisme singulier.

Sans nous dévoiler le film, pourquoi le recommanderais-tu aux spectateurs.ice.s ?

C'est un très beau film avec une belle esthétique, un magnifique scénario, qui met en lumière un grand artiste brésilien oublié.

Que peux-tu nous dire sur l'émergence de la bossa nova et du samba-jazz au Brésil ?

La Bossa Nova a été revendiquée par un petit groupe d'artistes d'une certaine classe sociale, majoritairement hommes et Blancs. **Johnny Alf**, considéré comme le pionnier du mouvement, pratiquait cette esthétique au moins 10 ans avant la « labellisation » du genre « Bossa Nova ». Il était Noir et homosexuel... et donc mis à l'écart. **Alaïde Costa**, une grande chanteuse de l'époque, a été aussi oubliée pendant des décennies... une femme noire. C'est triste, mais il est important de mettre cela en lumière. Je pense qu'on ne peut pas détacher les mouvements artistiques de leur

époque et leurs multiples contextes sociaux.

De l'autre côté, les compositeurs de ce mouvement ont apporté des centaines et des centaines de chansons populaires grâce aux radios. Ces compositions ont été la base pour des reprises faites par les musiciens de la scène instrumentale qui les interprétaient assez souvent avec des tempos rapides, plus proche de la samba et avec des plages d'improvisations ; donnant ainsi naissance à un mouvement « Samba-Jazz ».

Tes prochaines dates ? Tes envies, tes projets, seul ou en trio d'ailleurs ?

Nous avons tous les trois divers projets parallèlement. Avec ce trio, nous rejouerons le 30 avril du côté de Vienne (Isère) pour le Jazz Day 2024, et à Lyon l'automne prochain dans le cadre du programme France-Brésil 2024-2025. Mais pour en savoir plus, suivez nos réseaux, nous partageons toutes nos actualités artistiques (concerts, résidences, conférences, masterclass, créations, albums, etc.).

Lien d'écoute :

<http://tratore ffm.to/ibababa>

Albums : sur Spotify

Ma chaîne Youtube :

[EwertonOliveiraMusic](#)

Cuentos para no dormir

À la rencontre du père



Par Françoise Guérin

Née au Chili par hasard d'un père colombien et d'une mère uruguayenne, **Lila Penagos** a toujours vécu en Equateur. Elle est costumière de théâtre, de cinéma et de danse. Ce film est né en 2015 à la suite d'un atelier documentaire, collaboration du ministère de la Culture équatorien et de Docmonde, école documentaire de Lussas. C'est son premier film. Un projet qui a duré 8 ans.

C'est un documentaire familial : son père, **Carlos Penagos**, est au centre, et sa sœur **Amy** en est la directrice de la photographie. C'est un documentaire magnifique sur la relation de la cinéaste avec son père, sur le parcours de ce père militant, guérillero du mouvement M-19 dans les années 80, sur ces moments où il venait raconter le soir des histoires à ses enfants. C'est un film tendre, touchant, bouleversant.

Nous suivons **Carlos Penagos** et sa fille dans un voyage en Colombie, où il raconte ce que fut sa vie, les lieux, les amis disparus, leurs rêves d'une autre société. Ce documentaire va au-delà de la seule rencontre de la fille et du père ; c'est aussi l'histoire d'un pays, de combats pour la liberté et l'égalité. Nous passons de la dure réalité à l'imaginaire. Le conte qui vient apaiser les angoisses et les émotions du père. Et il y a le conte qui revient en leitmotiv : « *Le conte du camion de lait* ». Dans

l'histoire qu'il racontait à ses enfants, les jeunes courageux étaient vainqueurs du prince maléfique, et tout le monde buvait du lait et du chocolat chaud, mais dans la vraie vie le groupe de jeunes a été abattu par la police alors qu'il tentait de distribuer du lait aux habitants d'un quartier pauvre de Bogotá. Carlos y a perdu alors bon nombre de ses compagnons.

Des contes pour ne pas dormir peut-être, mais surtout des contes pour apaiser la douleur.

Ce film m'a particulièrement touchée, sans doute m'a-t-il renvoyé à mon passé de conteuse et cette conviction que le conte est là pour transformer nos angoisses, nos questionnements et nos peines. J'ai aussi été touchée par le témoignage du père qui revient sur les lieux de ses combats et nous partage une page d'histoire. Comme dans *Guapo'y*, la distance dans le récit rend le témoignage plus fort.

Extrait d'une interview de Lila Penagos :

« En 2015 j'ai senti que la relation avec mon père n'était plus aussi étroite qu'elle l'avait été des années auparavant et je voulais la retrouver... J'ai commencé à me souvenir des histoires qu'il nous racontait et j'ai commencé à écrire ce dont je me souvenais et à l'approcher pour compléter ce dont je ne me souvenais pas. Quand j'ai commencé à enquêter sur ces histoires, je savais des choses sur sa vie mais il y avait des faits sur lesquels je n'étais pas claire. Je voulais que le documentaire aborde cette dualité, cet exercice qu'il faisait de fantasmer sur une réalité alternative comme moyen de se protéger et de protéger ses souvenirs. »

Propos recueillis par **Mariella Toranzo** pour la revue *Expresso*.

Quelques repères historiques :

Le Mouvement du 19 avril abrégé en M-19, est un mouvement de guérilla, qui prit part au conflit armé colombien de 1974 à 1990, se transformant en parti politique (Alliance démocratique M-19), qui n'existe plus aujourd'hui. Contrairement à d'autres mouvements de guérilla, le M-19 privilégiait l'idée de combats dans les zones urbaines plutôt que dans la jungle. L'idéologie du M-19 était le nationalisme révolutionnaire, mais son objectif principal était d'ouvrir la démocratie électorale en Colombie. Il s'inspire d'autres groupes de guérilla urbaine sud-américains, comme les Tupamaros en Uruguay et les Montoneros en Argentine. À son apogée au milieu des années 1980, le M-19 était le deuxième groupe de guérilla en importance en Colombie (après les FARC), avec un nombre de membres actifs estimé entre 1 500 et 2 000.

Les actions du mouvement sont comparées par certains universitaires à celles de Robin des Bois pour les vols de marchandises pour les distribuer dans les quartiers pauvres. Le M-19 avait créé dans les quartiers populaires des grandes villes, notamment à Cali et à Bogotá, des milices destinées à désamorcer les conflits et à rendre la justice. Elles encourageaient l'autogestion locale à travers le développement de réseaux de services publics et la réhabilitation des logements vétustes.

DIM. 17 MARS - 20h30

CUENTOS PARA NO DORMIR
DE LILA PENAGOS

INÉDIT

EQUATEUR, 2024, 1H18
DOCUMENTAIRE

 **EN PRÉSENCE**
de la réalisatrice

Cesária Évora, la diva aux pieds nus

Par Léana Jaune

La reine de la Morna



Sodade. Petit Pays. Angola. Ce sont sûrement des titres qui vous sont familiers. Mais connaissez-vous véritablement l'interprète de ces chansons, Cesária Évora ?

Avec son documentaire et à l'aide de nombreuses archives et témoignages, **Ana Sofia Fonseca** réussit le pari de retracer l'histoire touchante, non pas sans embûches de la mythique **Cesária**, figure emblématique de la musique cap-verdienne, en particulier de la morna.

Si je ne compte pas revenir sur ce que le documentaire explique très bien, je souhaiterais digresser sur le contexte historique de la morna et du Cap-Vert dans lequel **Cesária Évora** évolue.

La morna, souvent confondue avec le fado portugais, tire son inspiration première d'une réalité capverdienne où l'émigration dictée par la pauvreté et la nécessité, a conduit à un fort éclatement géographique de la population. Contrairement au fado, elle ne reflète pas la tristesse ou la résignation, mais célèbre plutôt les

liens profonds avec le Cap-Vert. Des centaines de milliers de Cap-Verdiens qui vivent à l'étranger restent liés à leurs pays par des transferts économiques, par des liens affectifs et culturels. Cette réalité d'exil et de diaspora est un thème central dans la morna qui réunit tous les Cap-verdiens du territoire et hors territoire. Portée par des artistes tels que **Cesária**, elle évoque non seulement la nostalgie et le déchirement de l'exil, mais aussi l'histoire du peuple avec ses terribles famines et l'émigration forcée qui ont marqué l'archipel.

La chanson *Sodade*, qui fait de la diva aux pieds nus, une star internationale à l'âge de 51 ans, évoque l'un des plus sombres chapitres de l'histoire du Cap-Vert : la déportation de plus de 30 000 habitants entre 1950 et 1970 vers les champs de cacao de la Guinée-Bissau. Elle relate l'arrachement brutal et forcé à la patrie, les

conditions de travail éprouvantes, les salaires dérisoires et les châtiments corporels. Lorsque le pays est évoqué à travers la chanson, on exprime « *la Sodade* », la nostalgie qui symbolise le dilemme entre la nécessité de partir et le désir de rester. Elle représente le pays isolé mais libre, offrant une voie vers le vaste monde et permettant de rejoindre les proches éloignés.

LUN. 18 MARS - 16h30

CESÁRIA ÉVORA, LA DIVA AUX PIEDS NUS

D'ANA SOFIA FONSECA

PORTUGAL, 2023, 1H34 DOCUMENTAIRE

La chronique de Loulou

El último, épisode 2

Par Louis Esparza

Au PMU du coin où je retrouve Michel, c'est la grosse poilade :
- Il est naïf le boss, quand on y pense. Pourtant, quand il a fallu reprendre « la petite entreprise », il n'a pas perdu une seconde.

C'est vrai que lorsqu'il a pris le Zola en main, nous avons hésité à lui expliquer le petit trafic mis en place par Alain, Laurent puis Olivier.

Il faut dire, que mine de rien, le Zola est devenu petit à petit le plus gros point de deal de la région Rhône Alpes. Quoi ? Vous ne pensiez tout de même pas que les gens venaient voir les films proposés ? Ne voyez là dedans rien de basement mercantile, mais plutôt politique.



Oui, politique : quand, dans les années 70, les latinos fuyant les dictatures ont rappliqué, il a bien fallu les accueillir, et, lorsque pour nous remercier, ils nous ont mis en rapport avec quelques amis trafiquants (des gens charmants au demeurant), allions-nous refuser tels des malappris donnant une très mauvaise image de la France ?

Toujours est-il que, tout doucement, le Zola est devenu une référence. Olivier, le précédent directeur, un petit jeune très « branché », a fait entrer le commerce dans le troisième millénaire.

Voir Oriane gérant avec brio les commandes sur le darknet est toujours un ravissement. Alex, qui s'occupe des séances cinéma jeunesse, a su mêler le travail au commerce avec brio. « *Faut voir l'avenir* », a-t-elle l'habitude de nous répéter lorsque nous lui faisons remarquer que les CP c'est peut-être un peu limite !

À suivre...

Nous avons voulu un pays dont nous nous sommes désintéressés

Par Sylvia da Rocha

NOME

Extraits du dossier de presse



La Guinée-Bissau, historiquement peuplée par de très nombreux groupes ethniques, est, à partir du XVII^e siècle, dominée par le royaume indépendant du Gabu. La région devient une colonie portugaise en 1879. En 1963, éclate une guerre qui oppose l'armée coloniale aux partisans du leader **Amilcar Cabral**, fondateur du Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée et du Cap-vert (PAIGC) soutenu par l'Union Soviétique. La révolution des œillets au Portugal marque l'indépendance du pays en 1974, un an après l'assassinat d'**Almícar Cabral**. C'est son demi-frère, **Luis Cabral**, qui sera le premier président de la Guinée-Bissau libre avant que le putsch militaire de 1980 amène au pouvoir **Nino Vieira**.

Sana Na N'Hada est né en Guinée-Bissau en 1950. Avec quatre autres apprentis, il est envoyé à Cuba pour étudier le cinéma. À son retour, son oeuvre se construit dans des allers retours entre la mémoire de l'occupation portugaise, les luttes d'indépendance et une méditation sur la destruction des sociétés traditionnelles en Guinée-Bissau – et avec elles, d'un modèle écologique où l'homme accepte les puissances d'une nature à laquelle il sait appartenir.

A propos du nom du film

S.N : *Nome* (« Nom » en français), c'est

un homonyme. C'est une manière de dire que la guerre était l'affaire de tous. C'est toute la société qui a participé à ce combat.

A propos du choix de la fiction

S.N : La réalité de ce que fût la guerre ne pourra jamais être saisie, car elle a donné lieu à tellement d'histoires souvent terribles. La fiction m'a permis de rassembler au même endroit beaucoup de personnes et d'événements différents. Raci, c'est mon enfance, Cuta ressemble à une de mes tantes à qui on attribuait des dons de clairvoyance. Quiti, c'est moi aussi durant la guerre, lorsque j'étais chargé de transporter et de soigner les soldats. *Nome* est un film choral, il m'a permis à travers ces personnages de dresser le portrait de la société guinéenne.

A propos de la musique

S.N : **Remna Schwarz** est le compositeur de la bande originale du film. C'est une forme d'hommage à son père **José Carlos Schwarz**, à l'époque un musicien très populaire chez nous qui maniait le double sens à la perfection et qui est mort dans un crash aérien. Le *bombolon*, une percussion issue des cultures et traditions animistes, a justement une fonction à double-sens dans le film. À l'époque de la lutte armée, les

jeunes du PAIGC s'appelaient avec cet instrument. Ils faisaient ainsi croire au Portugais qu'ils allaient se divertir, alors qu'il s'agissait en fait de réunions politiques.

A propos des acteurs

S.N : La majorité des personnes qui jouent dans le film n'est pas professionnelle. Avec **Flora Gomes**, comme nous sommes les deux seuls réalisateurs de fiction en Guinée-Bissau, nous nous efforçons tout de même de rappeler des gens qui ont déjà joué pour nous afin de contribuer à faire naître des vocations.

A propos de la langue

S.N : En Guinée, on ne peut pas faire plus de trois kilomètres sans rencontrer quelqu'un qui parle une autre langue. J'en parle moi-même quatre ou cinq. Les langues et les noms autochtones permettent de déterminer

LUN. 18 MARS – 18h30

NOME

DE SANA NA N'HADA

PORTUGAL/GUINÉE-BISSAU,
2024, 1H52, DOCU-FICTION

d'où viennent les personnes. C'est pour montrer cette diversité que les personnages du film nous disent d'où ils viennent à travers leurs prénoms. Pour des besoins d'efficacité, la lutte armée a contribué à étendre l'usage du créole. Aujourd'hui, c'est la première langue du pays devant le portugais. C'est un véritable choix d'avoir tourné en créole, car lorsque j'étais petit, on nous interdisait de le parler dans la salle de classe.

A propos des images d'archive

S.N : Nous avons filmé de 1972 à 1977,

la guérilla, puis la vie quotidienne des Guinéens, sans voir une image de ce que nous faisons. Malheureusement, la mauvaise conservation a détruit 40% de nos archives. Nous avons décidé d'insérer des images bien conservées et une partie en l'état, comme un témoignage de ce qu'elles sont devenues.

A propos de la réception des Guinéens

S.N : Je ne pense pas que beaucoup de Guinéens recevront ce film avec enthousiasme car, je parle aussi d'un échec collectif. Nous voulions un pays,

mais lorsque nous l'avons eu, nous nous en sommes désintéressés. En Guinée, on me reproche de toujours parler de la guerre. Je le fais car elle nous a beaucoup coûté et que l'Histoire contemporaine du pays est absente des manuels scolaires. Parfois je vais montrer des films et des images d'archives dans les villages. Beaucoup sont curieux car ils ne connaissent pas l'Histoire de leur pays.

Par Sylvia da Rocha



Salgueiro Maia - O Implicado

En 1992, décédait à 47 ans, le lieutenant-colonel **Salgueiro Maia**, l'un des principaux protagonistes de la « Révolution des CEilletts ».

Salgueiro Maia, l'anti-héros du 25 Avril

Fernando José Salgueiro Maia était un militaire de carrière avec une solide formation en sciences politiques. Après avoir fait la guerre coloniale au Mozambique (1967-69), et en Guinée-Bissau (1971-73), il a été l'un des éléments les plus actifs du Mouvement des Forces Armées (MFA), ayant participé à de nombreuses réunions conspiratives.

Le 25 avril 1974, il a commandé le groupe militaire qui est sorti de l'EPC (Escóla Prática de Cavalaria) de Santarém, a marché sur Lisbonne, occupant le Terreiro do Paço, encerclant le Quartel do Carmo (alors siège de la Garde Nationale Républicaine) et a mené la reddition de **Marcello Caetano**, alors président du gouvernement, l'escortant jusqu'à l'avion qui l'amenait en exil au Brésil.

Même si, aux yeux des Portugais, il est l'une des icônes les plus populaires de la Révolution, **Salgueiro Maia** a été peu dépeint au cinéma. **Sérgio Graciano**,

souhaitait lui « rendre justice », par ce film qui s'inspire de la biographie officielle (validée par la famille de **Maia**) et signée par **António de Sousa Duarte** *Salgueiro Maia - Um Homem da Liberdade*.

Construit en deux parties, et basé sur des faits historiques, le film oscille entre réalité et fiction, assumant un registre simple et efficace, à valeur pédagogique. **Maia** y est décrit comme un homme simple. Un militaire qui n'a jamais voulu entrer en politique. En effet, il a refusé tour à tour de faire partie du Conseil de la Révolution, de devenir diplomate, gouverneur civil de Santarém, et d'appartenir à la « Casa Militar » de la Présidence de la République. Des refus qui lui ont valu la réputation d'un homme obstiné voire renfrogné.

Cet anti-héros dans l'âme s'est vu néanmoins, recevoir en 1983, la Grande Croix de l'Ordre de la Liberté, être inhumé en présence de trois ex-

Présidents de la République - **António de Spínola**, **Costa Gomes**, **Ramalho Eanes** - et de **Mário Soares**, chef d'État en fonction, être élevé à titre posthume au grade de Grand Officier de l'Ordre de la Tour et de l'Épée et recevoir, toujours à titre posthume, la Médaille d'Or de Santarém.

Aujourd'hui encore, sur la place du Carmo, une plaque en son hommage signale le lieu où il affronta les gouvernants qui se trouvaient au Quartel do Carmo.

LUN. 18 MARS - 20h45

**SALGUEIRO MAIA
- O IMPLICADO**
DE SÉRGIO GRACIANO
INÉDIT
PORTUGAL, 2024, 1H25

Regards : Elise Quilichini

Brasil, meu coração

Par Pascale Amey



Passionnée par le Brésil, sa musique et sa culture, c'est à Rio de Janeiro, Piabetá et Paraty qu'Elise a su capter des moments intenses où danseurs et musiciens ne vivent que pour une seule chose : le Carnaval. Les clichés ont été réalisés au fil de plusieurs voyages, entre 2016 et 2019.

Qu'est-ce qui est arrivé en premier dans ta vie ? Le Brésil ou la samba ?

La Samba est d'abord arrivée dans ma vie comme un coup de foudre. J'ai rencontré une Brésilienne lors d'un voyage à Los Angeles en 1999 qui m'a emmenée dans une soirée au cours de laquelle j'ai découvert la Samba chorégraphique : tout le monde à l'unisson dansant les mêmes pas sur une musique joyeuse, festive et colorée ! En rentrant en France, je me suis passionnée pour la samba-afro et me suis immédiatement inscrite à un cours de Samba à Marseille. Cette passion ne m'a plus jamais quittée !

Comment expliquerais-tu cette passion pour cette danse, une comme tellement exotique ici ?

Il y a dans la musique brésilienne tellement de sonorités, de couleurs et de rythmes différents. Cette richesse musicale me transporte et m'apporte tellement de bien-être ! Et le corps suit immédiatement, c'est viscéral ! Ce qui me plaît dans la Samba, c'est l'effet de communauté, de groupe, ainsi que les échanges entre la musique, le chant et la danse, et le plaisir de vivre tout cela ensemble ! La Samba est une forme de résistance contre l'esclavage et le racisme, et pour la reconnaissance des racines africaines et amérindiennes : c'est à l'origine une danse de rue pratiquée par les esclaves africains venus des colonies portugaises. Il existe plusieurs variantes de Samba, chacune liée à son histoire particulière. La Samba est une danse solaire et exubérante, dynamique et qui mobilise toutes les parties de notre corps mais où tout converge vers notre centre, ce fabuleux bassin que nous mettons si bien à contribution !

Qu'est-ce qui t'a amenée à voyager au Brésil ? Combien de voyages ? Qu'est-ce que tu aimes dans ce pays ?

C'est avec Tereza Azevedo et dans le cadre de nos cours de danse à Lyon que je suis partie à Rio à trois reprises. Un rêve depuis des années, et surtout dans ces conditions : cours de danse avec des professeurs de renom lors du « International Samba Congress » ou en cours privés, visite des lieux

emblématiques, défilé au Sambodrome en tant que Sambista mais aussi en tant que spectatrice, découverte de villes proches de Rio comme Paraty, Petrópolis et Piabetá où nous avons initié 100 élèves au Samba Frevo, danse populaire du Nordeste.

Qu'est-ce que tu en retiens ?

Que le milieu de la Samba fédère des gens de tous horizons, de toute classe sociale, qui se rassemblent tout au long de l'année pour chanter, danser et partager leur amour pour cet art.

Que les personnes que j'ai rencontrées, qui vivent en toute simplicité et parfois avec très peu de moyens, sont d'une grande générosité et d'une gentillesse incroyable. J'aime leur bienveillance, leur attention à l'autre, leur invitation à rentrer dans leur univers, toute génération confondue. Les personnes âgées sont vénérées comme des gens de savoir, des sages. Des valeurs que nous perdons parfois chez nous.

Et le travail de l'association auquel tu as participé ? En quoi consiste-t-il ? Comment aider ?

La mission de notre association **Tá No Pé** est de rassembler, préserver et partager la culture populaire brésilienne à travers les danses, la musique et toutes autres formes d'art. Nos activités consistent en des cours et stages de danses brésiliennes dispensés par Tereza Azevedo. Organisation d'événements, Atelier chorégraphique, échanges inter-culturels à travers le projet *Piabetá* : l'association collabore avec des habitants de la ville de Piabetá (ville natale de Tereza) dans l'état de Rio de Janeiro, dans le but de soutenir le secteur culturel local et de valoriser les racines africaines et amérindiennes du Brésil.

A quel voyage embarques-tu les spectateurs des Reflets et les Villeurbannais qui verront tes photos au 2^e étage de la Mairie ?

Je les invite à s'imprégner des couleurs, de l'ambiance et de voyager à leur

façon à travers mon regard et ce que j'ai vécu, perçu et aimé du Brésil.

Pourquoi le choix de la couleur pour les photographies ? Pourquoi as-tu choisi de montrer celles-ci (je suppose que tu en as beaucoup d'autres...)

J'aime beaucoup le Noir et Blanc mais pour retranscrire l'ambiance de ce pays, la couleur était pour moi une évidence. Ce sont à la base, mes photos de vacances ! Jamais je n'ai pensé à en faire une expo ! C'est grâce à Tereza qui a souhaité montrer à travers mon œil, son Brésil à elle. Et je lui suis infiniment reconnaissante pour cela. La sélection, nous l'avons faite ensemble, notre souhait était de sortir du cliché de la carte postale.

Et Tereza Azevedo ? Où peut-on apprendre à danser la samba avec elle ?

À La MIETE au 150, rue du 04 août 1789 (Villeurbanne) ou à la Casa Do Brasil au 2 rue Marietton (Lyon).

Instagram : @tanope.brasil

Facebook : Association Táno Pé - Brasil

Quelques mots pour les spectateurs des Reflets...

J'ai attendu 15 ans avant de réaliser mon rêve ! Tout cela a été un cheminement de diverses rencontres qui m'a amenée là. Ce que je veux dire, c'est de ne jamais perdre de vue les rêves que l'on s'est fixés. Et surtout, de rester ouvert sur le monde et de faire confiance à la vie !

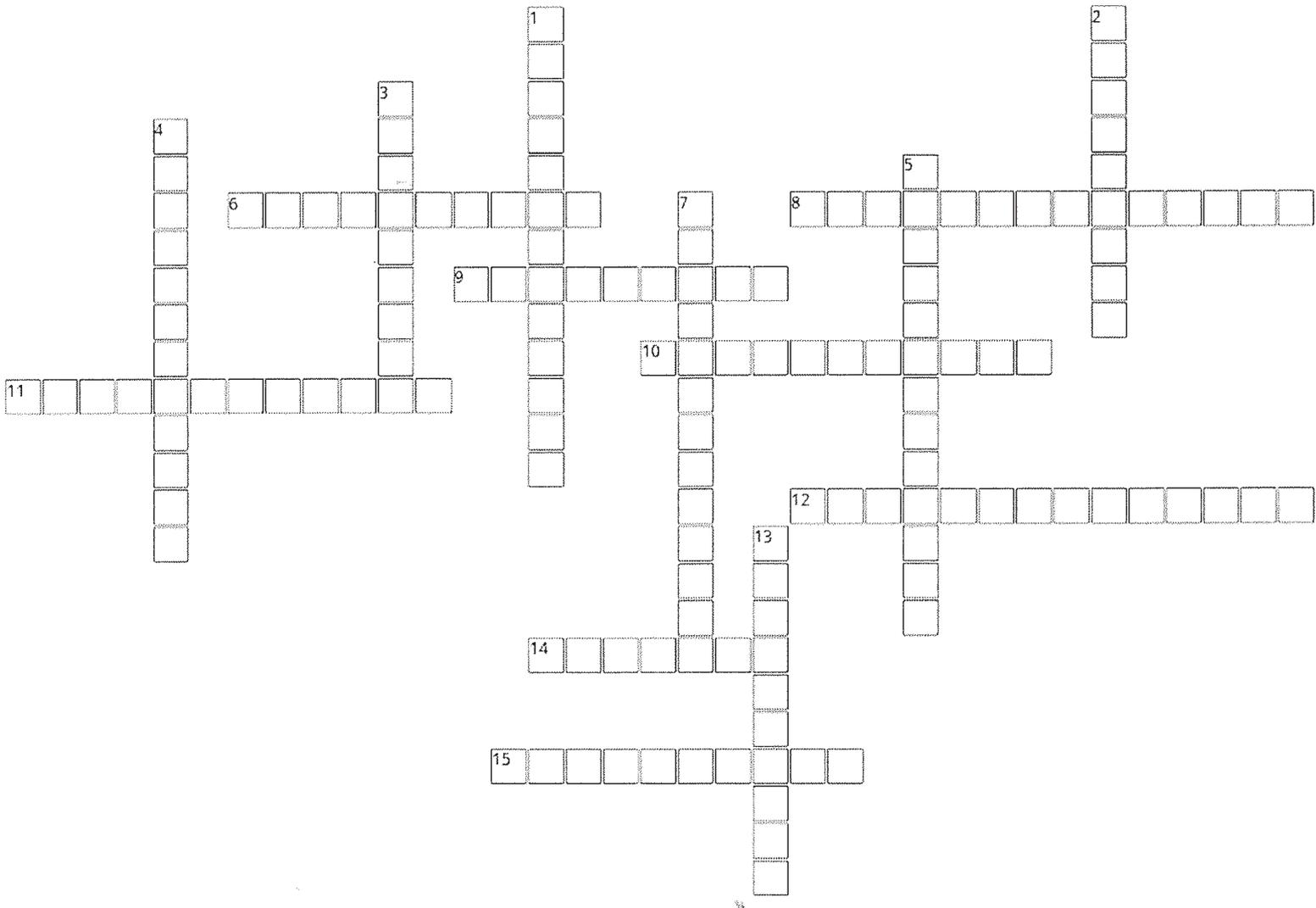
Propos recueillis le 21 février 2024 par Pascale Amey.

Exposition Brasil, meu coração

Du 1^{er} au 27 mars - Du lun. au ven. de 9h00 à 17h00 et le jeu. de 9h00 à 19h00

Mairie de Villeurbanne, 2^e étage
Place du Dr. Lazare Goujon

Attention, lorsque l'indice comporte un astérisque, seul le nom est demandé ! À vos stylos !



Horizontal

6. Grande amoureuse du cercle polaire
8. A su ouvrir les yeux sur les histoires du Kronen.
9. Un jour elle attrapa un écureuil rouge.
10. Son gazpacho vous fera sombrer !
11. Du jambon à Hollywood !
12. Pour Aristaráin, il est Pepe Carvalho.
14. Une amante passagère qui, de l'autre côté du lit a beaucoup parlé de sexe.
15. Ne ferme pas les yeux car elle a l'esprit de la ruche.

Vertical

1. La plus française des Chicas Almodóvar.
2. Il sait cueillir les fleurs d'un autre monde.
3. Anthropophage passe-partout.*
4. A su tisser sa toile dans le cinéma espagnol.
5. Ses talons aiguilles ont percé la fleur de mon secret.
7. Toutes les chansons parlent d'elle.
13. Une très belle fiancée.

Réponses
HORIZONTAL : 6. Najwa Nimri / 8. Eduardo Noriega / 9. Ema Suarez / 10. Carmen Maura / 11. Javier Bardem / 12. Eusebio Poncela / 14. Paz Vega / 15. Ana Torrent
VERTICAL : 1. Victoria Abril / 2. Luis Tosar / 3. (Antonio) de la Torre / 4. Penelope Cruz / 5. Marisa Paredes / 7. Barbara Lennie / 13. Inma Cuesta

Le voyage vers le pardon de Rodrigo Sorogoyen

Que dios nos perdone

Par Michel Dulac



C'est avec *Que dios nos perdone*, le film de **Rodrigo Sorogoyen**, que nous continuons notre rétrospective des 40 ans.

Luis Velarde et Javi Alfaro sont deux inspecteurs de police que tout oppose. L'un est exubérant, violent au méthodes expéditives, toujours à la limite de la loi dans ses interventions, l'autre est introverti, bègue et a peur des femmes. Le terrain de « jeu » de ce duo improbable c'est la capitale : Madrid, en pleine crise que traverse l'Espagne dans l'année 2011. Cette réalité, décrite caméra à l'épaule dans la première partie du film, est l'une des caractéristiques de ce nouveau thriller.

On est au cœur des manifestations du 15-M près de la Plaza del Sol, les bâtiments ne sont plus entretenus et les immondices s'entassent dans les cours des immeubles, et, pour couronner le tout, des pèlerins débarquent dans la capitale pour accueillir le pape **Benoît XVI**. Même la police est « à la rue », ce que regrette Alfaro. L'autre réalité est à la naissance du scénario : dans les années 80 un homme, **José Rodríguez Vega**, a assassiné au moins 16 femmes dans la région de Santander en Cantabrie. La ressemblance s'arrêtera là, les deux inspecteurs recherchant un tueur en série de veilles dames assassinées dans leurs appartements.

Le film adopte la forme classique du thriller, toujours avec un excellent rythme. Dans la deuxième partie, l'intérêt sera alors de suivre les deux personnalités contradictoires des deux protagonistes. L'écriture

s'articule autour de leur relation qui se poursuivra et se développera entre opposition de style et complémentarité, respect et attirance. La réalité sociale et politique n'est pas totalement absente, on voit notamment poindre la corruption qui gangrène la police et la justice mais l'essentiel restera la poursuite du tueur, poursuite qui durera 3 ans avant que le tenace Velarde, seul, le retrouve. Le suspense est appuyé par la bande-son bien à propos d'**Olivier Arson**.

Pour ces deux rôles on retrouve deux « monstres », le désormais incontournable **Antonio de la Torre** en étonnant Velarde et **Roberto Álamo** en Alfaro. Ce dernier, vous l'avez vu dans *La piel que habito* mais aussi dans *De tu ventana a la mía*, *Te doy mis ojos*, ou encore *Torremolinos 73*. Ce rôle lui permettra d'obtenir le Goya 2017 du Meilleur Acteur. **Antonio de la Torre**, a travaillé pour ce rôle avec La Fundación Española de la Tartamudez (Fondation Espagnole du Bégayement), il est en effet stupéfiant, et très convainquant, comme toujours, dans son interprétation d'un homme envahi, on pense, à cause de sa difficulté d'élocution, par une véritable frayeur dès qu'il est en présence d'une femme, ce qui rend bien triste sa voisine !

Comme dans son premier film *Stockholm*, **Rodrigo Sorogoyen** a écrit le scénario avec **Isabel Peña**.

Extrait d'une interview de **Rodrigo Sorogoyen** :

« L'histoire naît à Madrid où, comme on le voit aussi dans d'autres villes occidentales, les gens vivent avec la violence, et se retrouvent parfois au centre de celle-ci : **Isabel Peña**, ma coscénariste, et moi-même étions voisins et nous avons remarqué qu'à l'été 2011, la visite du Pape a eu lieu au même moment que le mouvement 15-M, au cours duquel la police distribuait des coups à gauche et à droite. Le pouvoir politique empêchait les gens de camper et de manifester dans les rues, mais recevait à bras ouverts un demi-million de pèlerins et le Pape, et les dépenses engendrées n'ont pas plu à tous les Madrilènes : la violence était telle que nous avons eu envie de la raconter. Le scénario est né d'un intérêt anthropologique : comprendre pourquoi les gens s'entretuent, et d'une curiosité sociopolitique : représenter une société et un moment concret. Tout s'est assemblé et nous avons écrit un thriller mettant en scène deux policiers qui tentent d'attraper un assassin... »

Cineuropa – San Sebastián 2016

MAR. 19 MARS – 16h15

QUE DIOS NOS PERDONE
DE RODRIGO SOROGOYEN
RÉTROSPECTIVE

ESPAGNE, 2017, 2H06

Te estoy amando locamente

Maricón et fier de l'être

Espagne, fin des années 70. Après 36 ans de dictature franquiste, le pays est en pleine évolution et les Espagnols sont avides de liberté.

Par Irène SM

Espagne, aujourd'hui. Le cinéma s'intéresse à tous ces combats menés par différents collectifs. Par exemple, nous vous avons présenté en soirée d'ouverture *Prison 77*, d'**Alberto Rodríguez**, qui met en lumière la COPEL (Coordination des Prisonniers en Lutte) le mythique collectif de prisonniers qui luttait pour les droits des prisonniers de droit commun et l'amnistie. *En bonne compagnie*, de **Silvia Munt** (sorti en France en octobre dernier) met également en lumière les combats des groupes féministes en faveur de l'avortement.

Un autre combat est à l'honneur dans *Te estoy amando locamente* : faire comprendre et accepter à la société espagnole d'autres formes de vivre librement sa sexualité. À cette période, la « loi sur la dangerosité et la réinsertion sociale » (1970) était encore en vigueur. La règle établissait, entre autres, que les personnes qui commettaient des « actes d'homosexualité » seraient déclarées « dangereuses ». Ainsi, ceux qui appartenaient à la communauté LGBTI pouvaient être envoyés dans un établissement de rééducation, se voir interdire de fréquenter les lieux publics ou également faire l'objet d'une surveillance. Sortir dans la rue maquillé et habillé en femme si on

était un homme pouvait être lourd de conséquences.

Avec tout cela en toile de fond, *Te estoy amando locamente*, d'**Alejandro Marín**, retrace l'événement réel de la première marche des fiertés LGBTI en Andalousie. La manifestation, dirigée par le Mouvement homosexuel d'action révolutionnaire (MHAR), a eu lieu à Séville le 25 juin 1978 (un an presque jour pour jour après la première qui a eu lieu en Espagne, à Barcelone). Ce jour-là, comme on peut le voir dans le film, les militants sont descendus dans la rue pour défendre la libération sexuelle avec une banderole au contour de la communauté autonome, ses couleurs vert-blanc et un triangle rose (l'ancienne marque nazie pour identifier les homosexuels dans les camps de concentration). Quelques mois plus tard, le 13 décembre 1978 l'Assemblée Nationale a approuvé une modification de la loi sur la dangerosité sociale pour dépénaliser, entre autres, l'homosexualité en Espagne.

Dans ce contexte évolue Miguel (**Omar Banana**), un jeune garçon tiraillé entre son souhait de faire plaisir à sa mère Reme (**Ana Wagener**) qui rêve de le voir devenir avocat, et ses propres rêves : participer à l'émission *Gente joven* (La Nouvelle star de l'époque) et embrasser une carrière d'artiste. Ce qui est

intéressant dans ce film, en plus évidemment de son contexte historique, c'est l'évolution de cette mère qui doit se battre contre ses propres convictions afin d'accepter puis défendre l'homosexualité de son fils.

Si *Prison 77* et *En bonne compagnie* se servent du drame, **Marín** choisit la musique, la fête, l'orgueil et la provocation pour mettre en évidence les injustices et nous aider à comprendre les revendications des personnages. *Te estoy amando locamente* est un film lumineux, émouvant, drôle, optimiste et festif tout en étant revendicatif.

MAR. 19 MARS - 18h45

TE ESTOY AMANDO
LOCAMENTE

D'ALEJANDRO MARÍN

INÉDIT

ESPAGNE, 2017, 2H06



Les filles vont bien

Par Pascale Amey

Un film de femme(s)

Les filles vont bien est un film choral, féminin et bavard, faussement léger, où toutes les actrices sont à part égale d'apparition et d'importance, et qui aime brouiller les pistes.



L'argument est pourtant très simple. Une œuvre (une pièce de théâtre et/ou un film), cinq femmes : quatre actrices et l'autrice/ metteuse en scène et réalisatrice, se retrouvent dans une maison dans la campagne, près d'un village, pendant sept jours pour répéter la pièce de théâtre qu'elles doivent interpréter ensemble.

Là, elles sont accueillies par une femme et sa petite fille qui adore les histoires de princesses et surtout le conte de *La princesse au petit pois*.

Entre répétitions et moments de vie partagés, entre lectures et confidences, les échanges se font plus intimes et plus graves et les protagonistes abordent des sujets existentiels : la honte, la mort, l'amour, le jeu. Ainsi, faut-il avoir connu l'amour pour bien le jouer ? Faut-il avoir vu la mort de près pour savoir la rendre crédible ? Des échanges que ne renierait pas **Diderot** dans son *Paradoxe du comédien* !

Itsaso Arana, en tant que metteuse en scène de fiction et réalisatrice ici, se met en scène, joue, et dirige ses actrices.

Elle a aussi choisi de découper son film en autant de saynètes (et scènes ?) successives, démarquées entre elles par des cartons de Toile de Jouy qui annoncent le thème à venir.

Il s'agit donc d'un film faussement léger sur la création et la vie, où les actrices conservent leur prénom : **Barbara (Lennie, enceinte)**, **Irene (Escolar)**, **Itziar (Manero)**, **Helena (Ezquerro)** et **Itsaso (Arana)**, ce qui brouille d'autant plus la frontière entre fiction et réalité.

La vie peut-elle se nourrir exclusivement de la littérature ? La littérature est-elle un reflet de la vie ? Au bout de ces 7 jours, chacune des protagonistes aura trouver ses réponses : l'une sur l'amour, l'autre sur la perte de sa mère, l'autre encore sur le fait de tomber amoureuse non pas de l'idée mais bien de l'homme, et enfin, l'autrice achèvera son œuvre.

Les filles vont bien est ainsi un film « sans prétention » et bavard comme une conversation entre copines. Il n'en demeure pas moins une très belle œuvre cinématographique. L'image est travaillée, belle, souvent naturaliste,

et l'on sent toute la tendresse et le respect de la réalisatrice pour ses actrices. Le jeu des 5 protagonistes (sans oublier la petite fille, femme en devenir) est extrêmement naturel, fluide et subtil rendant toujours plus perméable la limite entre fiction et le réel. La mise en abyme, également, de l'œuvre dans l'œuvre génère un trouble chez le spectateur qui fait de ce film une œuvre forte et entêtante.

Vivent les Femmes !

A écouter :

Féminisme, l'avant-garde espagnole, Série LSD, sur France Culture

4 épisodes disponibles à l'écoute.

MAR. 19 MARS – 21h

LES FILLES VONT BIEN
D'ITSASO ARANO

INÉDIT

ESPAGNE, 2023, 1H26

Regards : Alain Moyret

Par Pascale Amey

Mosaïque Equatorienne

Alain Moyret, habitué des expositions liées aux Reflets a rapporté de nombreux clichés de ses voyages en Amérique et dans le monde. Pour les 40 ans, il invite à un voyage en Equateur, pays aux multiples paysages ; autant de lieux divers, de populations, de costumes et de coutumes différents. Il montre toute la diversité de ce petit pays grâce aux portraits d'individus dans leurs activités quotidiennes, leur travail, dans la rue et les boutiques ou encore la pêche... Un florilège en noir et blanc de ses rencontres. Nous avons choisi de lui poser quelques questions.



Comment es-tu venu à la photographie ?

Un goût pour l'esthétisme, le graphisme et la relation à la beauté. Déjà petit, j'accompagnais mon père lors de ses tirages noir et blanc dans un labo « maison ».

Qu'est-ce qui t'a incité à partir en Equateur ? C'est un petit pays, peu connu malgré sa grande diversité de paysages et de gens...

J'aime les pays à taille raisonnable et diversifiés. L'Equateur me tendait les bras depuis longtemps par sa richesse géographique, ethnique et culturelle. Alors dès qu'il s'est ouvert (l'un des seuls !) sans trop de restrictions après la période de confinement, je me suis évadé dans ce beau pays.

J'y ai fait un seul séjour d'un mois entre le nord et le sud. Il n'y a que la région amazonienne que je n'ai pas faite. Connaissant un peu l'Amazonie j'ai préféré prendre plus de temps dans les lieux parcourus et avec les personnes rencontrées.

Que présente donc cette exposition ?

Sans être exhaustif - d'ailleurs qui pourrait l'être sur un voyage de quelques semaines -, j'ai essayé de poser mon regard sur le quotidien des habitants et de leur culture. Cette modeste exposition n'est qu'un petit reflet de la variété culturelle et des régions.

As-tu rencontré des éveils parfois pour prendre des photos ?

Lors de ce voyage effectué en 2021, la seule difficulté fut de faire retirer les masques quand j'estimais que cela était nécessaire. Parfois j'ai essuyé quelques réticences et plus rarement des refus. Cela dit dans ce pays très croyant la crise sanitaire a eu un impact psychologique très fort.

Pourquoi le choix du noir et blanc ?

Le noir et blanc permet de se concentrer dans la pose ou l'action du personnage. Pour cette exposition cela m'a donc paru plus opportun.

Tes influences ?

Le regard s'aiguisé par l'expérience mais également en parcourant les œuvres de nombreux photographes. J'affectionne particulièrement la force photographique de **Steve Mc Curry**, la sensibilité de **Sebastiao Salgado** et, pour les plus anciens **Willy Ronis**, **Henry Cartier-Bresson** et Brassai notamment dans leur travail du portrait et du quotidien parfois décalé. Enfin, je suis aussi touché par le parcours photographique de **Danielle** et **Olivier Föllmi**.

En tant que photographe professionnel, quels sont tes sujets de prédilection ?

En tant que « globe trotter », c'est bien évidemment la photo de reportage sur le vif et le portrait. Il y a également 2 sujets qui me tiennent énormément à cœur dans lesquels je prends plaisir à travailler. Ce sont la photographie de danse et le graphisme qui émane d'objets ou de corps.

Comment travailles-tu ?

Je travaille avec un Canon 5D Mark III, avec différentes focales en fonction des sujets. J'aime la lumière naturelle bien que le studio permette une créativité débordante. Pour moi l'appareil photo n'est pas un rempart entre le sujet et le photographe mais bien un lien essentiel.

Tes contacts ?

FB/INSTAGRAM
www.alainmoyretphotos.com
allano0869@gmail.com

Propos recueillis par Pascale Amey le 23 février 2024.

Exposition Mosaïque Equatorienne

Du 1^{er} au 27 mars - Du lun. au ven. de 9h00 à 17h00 et le jeu. de 9h00 à 19h00

Mairie de Villeurbanne, 2^e étage
Place du Dr. Lazare Goujon

Même le diable s'est enfui !

Par Michel Dulac



Tantas Almas

Tantas Almas, le film de **Nicolás Rincón Gille** que nous vous présentons cette année, dans la sélection « Dans le rétro », se déroule en juillet 2002 au centre de la Colombie sur les rives du plus grand fleuve de ce pays, le Rio Magdalena, qui s'écoule depuis le Nudo de Almaguer, dans les Andes, jusqu'à la côte caribéenne.

Cette région est alors sous le joug des AUC (Autodefensas Unidas de Colombia) groupes para-militaires d'extrême-droite apparus cinq années plus tôt (ils sont responsables de plus de 90 000 assassinats ou disparitions entre 1997 et 2006). Dans sa partie médiane, le fleuve est large, et même s'il est maintenant moins riche en poisson, les paysans sont aussi souvent pêcheurs. José est l'un deux, et quand au petit matin, rentrant d'une pêche nocturne, il découvre sa fille en état de choc, il comprend qu'un grand malheur est arrivé et que rien ne sera plus comme avant. Ses deux fils Dionisio et Rafael ont disparu, sûrement tués par les para-militaires et vraisemblablement jetés dans le fleuve avec interdiction de les rechercher. Il va alors braver les interdits pour les retrouver... et espérer un jour faire son deuil.

« Leur mémoire dépend du corps du défunt. Sans deuil, la mémoire devient omniprésente et la possibilité de se reconstruire pour continuer à vivre est presque impossible. Le meurtre collectif, la disparition des corps dans les rivières, l'interdiction de les rechercher pour les enterrer, était le modus operandi avec lequel les groupes para-militaires ont soumis la population paysanne colombienne... » explique **Nicolás Rincón Gille** en interview.

Le rôle de José est tenu par un acteur non professionnel, **Arley de**

Jesús Carvallido Lobo, qui irradie totalement l'écran par sa présence, son charisme, la sérénité et la force qu'il dégage tout au long du film pour accomplir la mission qu'il s'est fixé.

Propos d'Aurore Engelen

« La trajectoire individuelle de ce père prend une dimension épique, convoquant les esprits des victimes comme celui du fleuve, artère principale du film, ligne d'espace et de temps, véritable colonne vertébrale. Cette remontée du fleuve, tellement organique, fait écho à bien des récits mythologiques. Pourtant, c'est l'histoire contemporaine de son pays qu'explore ici **Nicolás Rincón Gille**, guidé par José, héros et passeur. Passeur d'âmes, passeur de mémoire... Si le film, et son récit qui progresse au tempo du fleuve, sont d'un majestueux réalisme, quelques scènes, telles des tableaux, soulignent le caractère absurde et arbitraire de la folie des hommes. Les esprits du titre, insaisissables, hantent les flots et les berges du fleuve... »

Cineuropa – 24/01/2020.

Ce premier long métrage de fiction de **Nicolás Rincón Gille** est la suite logique de son long et très prolifique travail documentaire qu'il a engagé après ses études à l'INSAS de Bruxelles avec *Campo Hablado* (*Paroles de la campagne*), cette trilogie qui a débuté par *En Lo*

Escondido, puis s'est poursuivie avec *Los Abrazos Del Rio* (tous deux présentés aux Reflets 2011 en présence du réalisateur), et enfin s'est terminée par *Noche Herida* (en compétition aux Reflets 2016).

« Campo hablado est un projet documentaire qui cherche à s'approcher de la tradition orale des paysans de la campagne colombienne. C'est un projet de cinéma. Il ne s'agit pas de faire l'inventaire des traditions... mais de se placer là où la parole donne un sens différent au paysage où réel et imaginaire se mélangent... », affirmait-il pour une interview donnée à Pascale Amey lors du *Salsa Picante* n°4 de 2011.

Nicolás Rincón Gille qui, déjà dans *Campo Hablado*, pointait les atrocités commises par les AUC, a ressenti la nécessité après *Los Abrazos Del Rio* de donner dans cette œuvre fictionnelle, avec son charismatique acteur, une dimension affective du travail de deuil.

MER. 20 MARS – 15h30

TANTAS ALMAS
DE NICOLÁS RINCÓN GILLE

RÉTROSPECTIVE

COLOMBIE, 2019, 2H17

Agenda

Pendant les Reflets

Par Pascale Amey
et Claire Wilhelm

Les concerts

SAMEDI 16 MARS – 21H : KUMBIADELIK

Une aventure musicale riche, fusionnant la Chicha péruvienne des années 60, le Rock progressif des années 70 et les mélodies envoûtantes des Andes. À cela s'ajoutent une touche de Merengue dominicain et la voix passionnée et unique d'**Antonin Cognet**, pour un voyage sensoriel où les frontières entre les genres s'effacent.

La Fourmilière - 15 rue Salomon Reinach, Lyon 7

DIMANCHE 17 MARS – 19H : MARCOS O'FARRELL & JUAN MARTIN SCALERANDI

Un concert de musique argentine proposé par la **Cie Libertango**, pour découvrir la musique de la pampa, interprétée par une guitare argentine.

Cie Libertango - 37 rue Bancel, Lyon 7

DIMANCHE 17 MARS – 20H : A LO CUBANO

Un savoureux concert de musique cubaine : danzon, cha-cha-cha, son montuno, descarga, écrit pour orchestre par des compositeurs de Santiago de Cuba.

Hot Club de Lyon - 26 rue Lanterne, Lyon 1

Les spectacles

SAMEDI 16 MARS – 20H30 : LA CIUDAD DE LOS OTROS

Sur des rythmes percussifs endiablés, **Sankofa Danzafro** vient envoûter Lyon avec un spectacle dansant et musical autour des traditions afro-colombiennes. Mêlant subtilement capoeira, hip hop et danses traditionnelles, ce spectacle a été créé en 2010 à l'occasion du 159^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en Colombie.

Maison de la Danse - 8 av. Jean Mermoz, Lyon 8

Les rencontres

SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 MARS : WORKSHOP FOLKLORE ARGENTINO

Un week-end et un stage de musique argentine, organisé par la **Compagnie Canto Criollo**, ouvert à tous les instruments. Animé par **Joseph Pariaud** et **Julie Lewandowski**, ancien et actuelle enseignants de la classe de musique sud-américaine de l'ENM de Villeurbanne.

La Barcarole - 130 grande rue, 69870 Grandris

Et bien sûr, aux Reflets...

De la musique

SAMEDI 16 MARS – 21H : MINUTO PICANTE DE ROMAN CARVAJAL PARDO ET SANTIAGO BECERRA MALAGA & PROJECTION DE LA FLEUR DE BURITI

Le compositeur colombien **Román Carvajal Pardo** et le guitariste péruvien **Santiago Becerra Málaga** s'associent pour créer une œuvre originale mêlant des paysages sonores traités électroniquement et le prélude No. 4 de **Villa Lobos** dédié aux Indiens du Brésil. Un voyage à travers des territoires sonores inexplorés de l'Amazonie brésilienne.

Cinéma Le Zola - 117 crs Emile Zola, Villeurbanne

DIMANCHE 17 MARS – 18H : MINUTO PICANTE DE OLIVEIRA, BAROSSO, DESIDERIO TRIO & PROJECTION DE THEY SHOT THE PIANO PLAYER

Inspirée des trios de musiques instrumentales des années 60 et 70 au Brésil, la formation constituée par **Ewerton Oliveira** au piano, **Rui Barroso** à la contrebasse et **Zaza Desiderio** à la batterie, propose un répertoire samba-bossa-jazz, avec quelques relectures des standards de chansons brésiliennes et d'autres compositions personnelles.

Cinéma Le Zola - 117 crs Emile Zola, Villeurbanne

Des expositions

DU 11 AU 29 MARS, DU LUNDI AU VENDREDI : AFFICHES – SOUVENIRS DES REFLETS

Les affiches des éditions passées des Reflets s'invitent sur les murs de l'Espace Info de Villeurbanne. Des premières affiches en noir et blanc, à celles d'aujourd'hui, en passant par les créations du Studio Desperado, l'occasion est offerte d'un voyage dans le temps et les esthétiques qui ont marqué les aficionados de ce grand rendez-vous cinématographique, présent à Villeurbanne depuis 1983.

Espace Info - 3 avenue Aristide-Briand, Villeurbanne

mer. 13	14H COMPañEROS Rétrospective	16H30 LA ISLA MÍNIMA Rétrospective	18H40 LA SOMBRA DEL CATIRE Inédit	20H45 Les Amis du Fado	20H45 PRISON 77 Inédit - Ouverture	p.11
jeu. 14		16H15 GUAPÓ'Y Inédit	18H DIEU EST UNE FEMME Avant-première		20H45 DIOGENES Avant-première	p.12
ven. 15		16H15 LES BRUITS DE RÉCIFE Rétro	18H50 LOS BASTARDOS Rétrospective		20H45 SANS COEUR Avant-première	p.13
sam. 16	14H WORKERS Rétrospective	16H30 YO VI TRES LUCES NEGRAS Inédit	18H40 PROPIEDAD Inédit	21H Román Carvajal Pardo & Santiago Becerra Málaga	21H LA FLEUR DE BURITI Avant-première	p.14
dim. 17	14H LEON Avant-première	15H45 LA MEMOIRE ETERNELLE Avant-première	18H THEY SHOT THE PIANO PLAYER	18H Oliveira, Barossi, Desiderio	20H30 CUENTOS PARA NO DORMIR Inédit	p.15
lun. 18		16H30 CESARIA ÉVORA LA DIVA AUX PIEDS NUS	18H30 NOME		20H45 SALGUEIRO MAIA... Inédit	p.16
mar. 19		16H15 QUE DIOS NOS PERDONE Rétrospective	18H45 TE ESTOY AMANDO LOCAMENTE Inédit		21H LES FILLES VONT BIEN	p.17
mer. 20	13H45 MIS HERMANOS Rétrospective	15H30 TANTAS ALMAS Rétrospective	18H20 LES NOUVEAUX SAUVAGES Rétrospective	21H Atelier deumba de L'ENM	21H LAZARO AND THE SHARK Inédit	p.18
jeu. 21		16H30 EL CLUB Rétrospective	18H30 BALADA TRISTE DE TROMPETA Inédit		20H45 VALENTINA O LA SERENIDAD Inédit	p.19
ven. 22		16H15 INTERIOR Rétrospective	18H15 EL EVANGELIO DE LA CARNE Rétrospective		20H30 O CORNO Avant-Première	p.20
sam. 23	14H LEVANTE	16H EL JUICIO Inédit	19H20 VENTO NA FRONTEIRA Inédit		20H LA FIESTA DES 40 ANS CCVA	p.21
dim. 24	14H LETTRES DE LA GUERRE Rétrospective	16H10 EL ECO Inédit	18H15 HEROICO Avant-Première		20H15 LOS DE ABAJO Inédit	p.23
lun. 25		16H CAPITAINES D'AVRIL Rétrospective	18H30 IXCANUL Rétrospective		20H30 MEMENTO MORI Inédit	p.24
mar. 26		16H15 EL CASTILLO Inédit	18H10 TÓTEM Avant-première	20H30 Rosa dos Ventos	20H30 EL PROFESOR Avant-première Clôture	p.25